

ce que vous devez à vos compatriotes, que je me crois le droit de vous en informer en quelques mots. Nous sommes, vous le savez peut-être, mademoiselle, une race pauvre vivant au milieu de riches conquérants.....

— Votre verve nationale vous emporte, monsieur, et vous vous croyez à la tribune. Je vous ferai remarquer que nous voici arrêtées à vous écouter, à 5 heures de l'après-midi, rue de la Fabrique, vis-à-vis un magasin qui offre à nos regards éblouis le plus brillant étalage. Outre que l'endroit me paraît mal choisi pour un déploiement d'éloquence, je vous ferai remarquer que, pour ma part, je n'aime ni les discours, ni les leçons.

— Peut-être la franchise de M. Nanteuil est-elle en effet un peu rude, dit Ernestine en s'adressant à mademoiselle de Valin ; mais nous entendons tous les jours tant de plats flatteurs, qu'il ne doit point nous paraître tout à fait désagréable d'écouter enfin un homme de cœur dire toute sa pensée. Veuillez donc, je vous en prie, laisser continuer M. Nanteuil ; ce qu'il dit me paraît fort raisonnable ; je n'y avais jamais songé, pour ma part, et je crois que nous pouvons toutes en faire notre profit.

— Je sens, mesdemoiselles, que je ne pourrais rester longtemps ainsi à pérorer devant vous sur le trottoir, sans vous paraître tout à fait ridicule. Malgré la bienveillante intervention de mademoiselle Audebrand, j'abrègerai donc mon discours et je vous dirai tout simplement : Veuillez songer, mesdemoiselles, que vous avez entre les mains les destinées de la société canadienne, qu'elle prendra le ton que vous lui donnerez ; si vous parlez anglais, elle parlera anglais pour vous plaire ; si vous vous efforcez de ressembler au beau monde anglais ou américain qui vous entoure, de lui emprunter ses usages et ses modes, elle en fera autant. C'est pourquoi il est aussi nécessaire que la Canadienne ait du patriotisme que le Canadien. Si notre société s'anglifie, si notre nationalité disparaît, ce sera la faute des femmes. Jeunes filles, vous gouvernez les jeunes gens ; femmes, vous gouvernez vos maris ; mères de famille, vous gouvernez vos enfants. Ils sont tous ce que vous voulez qu'ils soient.....

— Mais, monsieur, interrompit mademoiselle de Valin, je persiste à croire que c'est une harangue que vous nous faites là.

— Ne vous impatientez pas, mesdemoiselles, j'arrive à la question, comme on dit au Parlement. Votre influence ne se borne pas aux salons, elle s'étend à tous les détails de la vie. Cette volonté souveraine dont nous admirons l'éclat et dont nous subissons le charme, s'élève et descend à tout ; elle nous distribue les plaisirs